

39 : ORLEANS APRES LE DEBARQUEMENT



*Après l'éclipse de l'occupation
le soleil a repris tout son éclat*

Pendant toute cette période il fallait vivre et survivre.

De retour à Orléans après notre « voyage de noces », je reçus de l'administration un précieux permis de circuler.

Je repris donc mes activités officielles et d'autres qui l'étaient moins. Pour commencer il fallait trouver un logement. Une maison nous fut prêtée, dont fenêtres et portes avaient été soufflées par les bombes. Un certain soir il nous fallut même plonger dans une cave de l'autre côté de la rue car quelques obus tombaient.

La priorité était maintenant d'aider à la libération. Nous entreprîmes avec un de nos ingénieurs, en poste à Fay aux Loges, de constituer une réserve d'essence dissimulée sous des stères de bois. Nous pensions ainsi pouvoir faire face à de futures urgences. Hélas, immédiatement après le retrait des allemands, des résistants de la dernière heure allaient découvrir notre réserve qu'ils utilisèrent pour parader avec leurs motos comme s'ils avaient gagné la guerre ; il ne resta de nos efforts à Fay aux Loges qu'une pépinière de peupliers que j'avais crée pour ultérieurement border les routes.



Les enfants peuvent reprendre leurs jeux

J'assurais aussi des liaisons avec un groupe résistant établi en Sologne. Je fus bientôt témoin d'une lamentable opération ; je venais de transmettre un courrier au moment où nous entendîmes une voiture approcher ; tout le monde se jeta dans les fourrés de part et d'autre de la route. Un allemand était au volant avec « une collaboratrice » à ses côtés ; tous les résistants se mirent à tirer à tort et à travers ; je me demande comment il n'y eut pas de victimes autres que l'allemand qui conduisait et la femme, blessée aux jambes. On me demanda d'emmener cette dernière à l'hôpital et j'eus la grande chance de ne pas être arrêté pour contrôle.

Un de nos ingénieurs fut par contre arrêté quelques jours plus tard, sa femme affolée vint me dire qu'il ne pouvait se

passer de pilules pour sa tension. Les allemands venaient justement de me demander des renseignements concernant les piles du pont. Je leur dis que l'ingénieur qu'ils avaient arrêté était celui connaissant le mieux cet ouvrage, et seul à pouvoir les renseigner. Je fus aussitôt conduit auprès de lui et réussis à lui glisser discrètement ses pilules ; je n'en menais pas large !



Paix dans les pâturages

Les opérations militaires s'intensifièrent encore. Les bombardiers américains avaient entrepris de détruire les ponts restants ; ils lâchaient leurs bombes de très haut pour moins s'exposer ; leurs tirs étaient très imprécis. Je partis à Châteauneuf où je vis plusieurs bombes tomber dans l'eau de part et d'autre du pont. Arrivant à l'entrée de la ville, je vis sur la route, une jeune femme grièvement blessée. Elle vivait encore, mais son crâne avait reçu un éclat, et je garde l'horrible vision de la petite surface rose de son cerveau. Je m'agenouillai près d'elle et lui pris la main ; ses yeux étaient ouverts, je crois qu'elle me voyait encore ; je voulais avec intensité lui faire sentir qu'elle n'était pas seule. Une ambulance arriva et l'emmena.

J'assistai peu après à une autre scène douloureuse, après le bombardement de l'aérodrome de Brécy, dont la piste était sous la responsabilité de mon service : je me précipitai pour évaluer la situation. Devant une petite maison se tenait une pauvre femme hagarde de peur : elle me montrait du doigt quelque chose de noir et brûlé au fond de son jardinet ; c'était son mari qui venait d'être carbonisé par une bombe incendiaire. La pauvre femme me criait d'une voix étranglée : « Mon Dieu, mon Dieu, il avait tout son argent sur lui ! »

Le surlendemain, la gare d'Orléans et les trains de transport de troupes furent également bombardés par les alliés ; y allant voir je fus arrêté par un patrouille et emmené dans

une maison qui bordait ce qui restait de la Place du Martroy (d'où plus tard le Général de Gaule prononcerait un de ses célèbres discours). Un sous-officier allemand me fit assoir devant son bureau, et commença à m'interroger. En parlant il vidait une bouteille de champagne et braquait son revolver sur moi. Au bout d'un moment interminable l'homme me renvoya.

Le lendemain, aux aurores, ma femme et moi enfourchâmes nos bicyclettes, pédalant en direction de la Bretagne et de l'armée Patton dont nous savions qu'elle approchait. Je déposais ma femme en Beauce dans une auberge de Marchenoir, et poursuivis ma route.

J'aperçus soudain, loin dans la plaine, une colonne américaine qui progressait. La joie m'envahit, et je pédalai de toutes mes forces. Je me présentai et fus immédiatement escorté vers l'arrière pour identification.

On me demanda dans l'heure qui suivit de servir d'éclairer ; on me fit monter dans une Jeep à côté d'un chauffeur derrière lequel se tenait un mitrailleur. Nous roulions vers Orléans. Je connaissais assez bien les emplacements qu'avaient occupés les allemands et m'attendais à tout instant à être tiré comme un lapin. De fait les allemands s'étaient déjà repliés sur Orléans. Je me souviens avoir proposé aux américains de passer la Loire avec quelques hommes pour neutraliser la maison située sur la rive gauche, où je savais qu'étaient installés les détonateurs destinés à faire sauter le pont. Les américains ne voulaient pas prendre de risques. Le pont sauta. Les allemands évacuèrent Orléans sans combat. Les américains que j'avais guidés envoyèrent le jour même une jeep à Marchenoir pour en ramener ma femme, chargée



La nature refleurira

d'un panier d'œufs.

La ville se retrouvait sans eau ni électricité. Mes nouveaux amis américains installèrent à ma demande des réservoirs d'eau pour la population, et poursuivirent leur progression vers Paris. Je restai sur place pour participer au rétablissement des services publics.



Les cocoricos peuvent recommencer à Orchaïse

Quelques semaines plus tard je demandai mon transfert à Paris et fut nommé au cabinet du Directeur des Ports Maritimes, Monsieur Outray. Là j'eus la chance de rencontrer Jean Baudelaire, qui venait d'être nommé à Washington et cherchait un adjoint pour la Mission d'achat des travaux publics.

Jean Baudelaire, qui vécu jusqu'à 103 ans, était un Ingénieur des Ponts et Chaussées très respecté ; il fut un des meilleurs patrons que j'ai jamais eu, je lui garde une reconnaissance profonde pour d'abord m'avoir choisi et aussi pour ce qu'il m'a fait faire pendant

les quatre ans que nous allions passer aux Etats Unis.

Une des périodes les plus agitées de ma vie, entre 37 et 46, venait de se terminer. S'y étaient succédés dans l'ordre et le désordre les amours de jeunesse, les classes préparatoires, une première année à Polytechnique, la mobilisation, la guerre, les premières fiançailles rompues, l'armistice, l'occupation, ma deuxième année à Polytechnique, transféré près de Lyon, en zone libre, deux ans à l'Ecole des Ponts, mon premier poste, à Orléans, mon mariage, et la libération. Le souvenir global qui m'en reste est celui de l'incroyable facilité, quand on est jeune, à glisser d'une situation à l'autre sans jamais perdre confiance.



"Le sultan" (Nord Cameroun)